

## CONTRIBUTION DE L'ONOMASTIQUE DU MOYEN-EUPHRATE À LA CONNAISSANCE DE L'ÉMARIOTE

Daniel Arnaud

Le nombre de types d'anthroponymes<sup>1</sup>, provenant de la vallée du moyen-Euphrate, que j'ai pu aujourd'hui rassembler est important: il tourne autour de 1500. Un premier tri permet d'y distinguer un groupe se rattachant au hourrite, un autre aux dialectes indo-européens de l'Anatolie, un troisième enfin, de loin le mieux représenté, au sémitique<sup>2</sup>. C'est ces noms-ci, ou plutôt une partie d'entre eux<sup>3</sup>, évidemment, que je retiendrai pour cet article. On imagine, sans peine, que, seuls, ils peuvent nous fournir quelques données sur l'émariote<sup>4</sup>.

- 1 Types et non personnes. D'une manière générale, l'onomastique (sémitique ou non) n'est guère variée. D'où la difficulté que présente l'établissement d'une prosopographie. Les noms propres d'hommes sont précédés normalement d'un déterminatif masculin, les noms propres féminins par le déterminatif féminin. Mais les anthroponymes masculins employés comme patronymes (après «fils de») ne sont pas pourvus de ce déterminatif (d'où la difficulté pour savoir si Qabaru est un nom de métier: le «fossoyeur» ou un nom propre). En sens contraire, des noms communs du vocabulaire des relations familiales («père», «mère», «fils») sont quelquefois traités comme des noms propres.
- 2 Il faudrait aussi créer encore une catégorie propre: celle des *Lallnamen*, d'analyse linguistique embarrassante, peut-être impossible. Ils peuvent bien, malgré leur analogie, appartenir à des aires linguistiques et culturelles différentes. On remarquera cependant qu'ils sont tous bâtis sur le même patron: Ca/i/uCa/i/u. La C(onsonne) peut être L, T ou Z. Je classe dans une catégorie analogue le suffixe d'hypocoristique -ia: il appartient au fond commun du Proche-Orient ancien et il serait vain de vouloir le classer dans une famille, même si, à l'origine, il a pu avoir dérivé de telle ou telle. Les noms de divinités employés «nus», comme anthroponymes, sont aussi à laisser de côté. Ils sont assez nombreux dans l'onomastique du moyen-Euphrate (avec sans doute des préférences locales, difficiles à préciser).
- 3 Je ne prétends pas d'abord avoir su expliquer tous les noms propres sémitiques et, ensuite, j'écarte évidemment ceux dont l'accadien rend compte. D'une manière générale, je tiens à avouer que cette étude m'est apparue fort ardue. Les propositions qu'on lira ci-dessous restent sujettes à réévaluation, ne serait-ce que lorsqu'elles seront confrontées aux données fournies par le vocabulaire émarite des noms communs.
- 4 Cet adjectif «émariote», je le reconnais, est inadapté; il peut laisser croire que ce dialecte n'était parlé que dans la capitale et sa banlieue, alors que ce vernaculaire était pratiqué dans toute la vallée du moyen-Euphrate et, sans doute, jusque profondément dans le désert syrien, vers le sud-est. Sa limite septentrionale passait entre Emar et Karkémich, peu au nord de la première, et suivait, à quelque distance, la rive gauche de l'Euphrate. Au-delà, vers le nord et l'est, commençaient les pays de culture hourrite. Sur le plateau occidental, rien n'indique où l'émariote cessait d'être pratiqué. Au vrai, on ignore tout des langues locales entre Euphrate et Oronte, pour la seconde moitié du deuxième millénaire. D'inévitables échanges n'ont pu que se produire entre les dialectes syriens et l'accadien, si proches dans leur structure et leur vocabulaire. Ainsi le verbe accadien *pahāru* se retrouve dans l'ougartique et le phénicien: il était donc acclimaté en Syrie et au Liban; on pourrait faire, à peu près, la même remarque pour *qurrādu*, accadien, mais qui peut s'être introduit dans le lexique émarite comme il l'a fait dans celui de l'ougartique. Ipqu, si fréquent dans l'onomastique accadienne, aussi présent dans celle du moyen-Euphrate, pourrait

Malgré cette documentation, abondante, la situation, toutefois, n'est pas si bonne qu'il paraît. Assurément, une définition «théorique» de ce vernaculaire ne soulève aucune difficulté : c'est ce que désignait comme tel la conscience linguistique du sujet écrivain; concrètement, en revanche, la situation du philologue est beaucoup moins confortable. Les données doivent se classer véritablement selon trois niveaux de valeur. Appartient, d'abord, à la langue locale ce qui fut classé en troisième colonne des tablettes lexicographiques: les scribes, en les introduisant dans le courant de la tradition scolaire de la Babylonie, les désignent, explicitement, comme des mots émariotes. De reconnaissance moins aisée (car on trouve aussi à cette place de l'accadien), des gloses du sumérien dans les textes suivis fournissent d'autres vocables. Pour le reste, l'on doit s'imposer la règle suivante: tout le vocabulaire qu'ont enregistré nos dictionnaires, d'accadien mais aussi de hittite et de hourrite, est à écarter: il doit être considéré comme accadien, hittite, hourrite. Mais le corpus de ces langues n'est pas clos: dans les années à venir, de nouveaux textes de Mésopotamie ou d'Anatolie proposeront des mots, pris jusque là comme du vernaculaire du moyen-Euphrate et qui, en réalité, étaient employés concurremment ailleurs. L'objection est solide mais on ne peut que passer outre, sous peine de ne rien faire.

Par rapport aux écritures alphabétiques, l'écriture cunéiforme présente des avantages certains: elle note le vocalisme mais, défaut absent des alphabets, elle entretient, tout aussi bien, des ambiguïtés agaçantes: celles-ci sont d'abord inhérentes à la polyphonie, à la fois de consonnes (BU et PU ne sont pas graphiquement distincts) et même de voyelles: /di/ et /de/ s'écrivent par le même signe DI. L'allongement des voyelles et des consonnes n'est pas systématiquement noté: l'étude des thèmes en est rendue incertaine<sup>5</sup>.

Les noms propres ne sont pas déclinés ou, si l'on veut être plus exact, ils le sont avec la plus grande fantaisie et la plus grande inconséquence: notre étude des thèmes, plus bas, en fournira de nombreux exemples. On en conclura qu'ils apparaissaient sans voyelle de désinence<sup>6</sup>. Or, le cunéiforme est incapable de noter une consonne sans ce que l'on pourrait appeler une «voyelle d'anaptyxe graphique». Le cas se pose dans les mêmes termes pour les thèmes qatl, qitl, qutl. Pour écrire /abd/, le scribe doit écrire (HA)-AB-D+voyelle, soit DU, DA ou DI/DE. Il choisit DU ou DA. DU représente le nominatif accadien, cas où sont notés les substantifs et les adjectifs émariotes dans les textes lexicographiques; la voyelle A (de DA) est ce qui se rapproche le plus d'une sorte de degré zéro ou, si l'on veut, de schewa. Aussi trouve-t-on employé DA non seulement au nominatif mais aussi au génitif, en concurrence

---

être expliqué, à Emar, avec autant de vraisemblance, par la racine \*pq («[être] fort», d'après l'hébreu et l'arabe). Il faut tenir à part de ce phénomène l'accadisation superficielle des noms propres, qui se marque par des désinences mises après les noms comme après les formes verbales et dont le manque total de rigueur indique, d'ailleurs, l'absence de déclinaisons en émariote. C'est ce qui explique le plus économiquement des noms comme A-bi-ú (au nominatif et au génitif; on a aussi au génitif A-bi-i) ou A-hi-ú.

<sup>5</sup> La graphie du suffixe -ī possessif de la première personne en est un excellent exemple. Les mêmes négligences graphiques expliquent, peut-être, l'apparente rareté des thèmes qatāl.

<sup>6</sup> D'ailleurs tel ou tel est quelquefois écrit ainsi: Hi-ma-aš (au génitif) et Lu-ba-aš (à l'accusatif). Aussi, dans les reconstitutions entre barres obliques, ne trouvera-t-on pas de marque du nominatif.

avec les signes en U et les signes en I<sup>7</sup>. L'impossibilité est la même à l'initiale. Le nom divin écrit Ir-sa(-ap-pa) représente sans doute un /Rsa(ppa)/ (à partir de Rašap). Assurément, le sandhi permet de tourner la difficulté de manière élégante: Ab-da-An-na vaut pour /Abd-Anna/, A-bi-ir-sa(-ap-pa) pour /Abī-Rsa(ppa)/. Ce n'est cependant pas une pratique systématique<sup>8</sup>.

Cependant, l'interprète a à sa disposition les empreintes des sceaux ou des cachets «hittites-hiéroglyphiques»: leurs légendes, quelquefois, notent des faits phonétiques que le cunéiforme n'a pas retenus. On pourrait, avec raison, objecter que cette écriture importée n'est pas faite pour le sémitique et l'on peut juger qu'elle en fait une transcription maladroite ou désinvolte. On constate, cependant, que son témoignage recouvre celui du cunéiforme.

La polyphonie de l'écriture assyro-babylonienne autorise, facilement, trop facilement, des manipulations; or il faut échapper à ce cercle: transcrire pour retrouver une étymologie déjà supposée et établir une étymologie à partir d'une lecture adaptée à cette fin. Heureusement, en se fondant sur des noms communs dont l'étymologie est d'évidence, on découvre qu'à Emar les scribes utilisent des «valeurs» simples. Le plus honnête est de les respecter et ne s'autoriser que les procédures «inévitables»: le signe BU sera lu BU ou PU, selon les cas, par exemple; on admettra avec hésitation que ZI, en revanche, transcrive /ši/ mais on ne le lira jamais /si/<sup>9</sup>.

Enfin, les significations peuvent prêter une plus grande vraisemblance à telle hypothèse lorsque le choix entre plusieurs étymons reste incertain. Mais recourir à

<sup>7</sup> DI (et d'une manière générale tous les signes avec voyelle I) est d'un emploi plus difficile à démêler: s'il apparaît avec un nom au nominatif, il note le suffixe -ī; ailleurs, on ne peut lever l'ambiguïté: il peut aussi bien représenter ī que l'absence de voyelle.

<sup>8</sup> Une graphie unique comme AŠ-DIR pour le commun AŠ-tar (représentant /Aštar/) indique peut-être une prononciation en schewa de la seconde voyelle ou même l'absence de voyelle. Mais cette graphie n'est apparemment qu'une fantaisie graphique. De même nous ignorons au vrai comment se lisait la syllabe LIK dans ma-lik; une graphie comme ma-al-ku pourrait indiquer une prononciation /malk/ à partir de \*malik, avec accent sur la première syllabe. D'une manière plus générale, il est bien établi que, dans les signes CVC du syllabaire accadien «occidental», la V(oyelle) peut être indifféremment a/i/u; pourquoi, dans certains cas, ne serait-elle pas un schewa ou simplement zéro?

<sup>9</sup> Il est, encore, un critère sur lequel on se fondera avec circonspection pour le classement et l'analyse d'anthroponymes difficiles: celui de la prosopographie. Certains villages, sans doute au nord et à l'est du royaume, sont de culture hourrite: toute l'onomastique paraît l'être restée, de génération en génération. En revanche, à Emar et dans sa grande banlieue, on constate que de génération en génération les anthroponymes non sémitiques (hourrites et même indo-européens) cèdent devant les anthroponymes émariotes. Certes, ce mouvement, que l'on ne peut suivre que sur un peu plus de trois générations, n'est-il pas global mais il reste suffisamment clair pour qu'on puisse faire fond sur lui. D'une manière générale, l'influence du hourrite sur l'accadien du moyen-Euphrate n'est pas sensible, quoique le temple M<sub>1</sub> abritât un lot important de textes divinatoires en cette langue. Les noms d'objets sont une catégorie à part: ils ont circulé dans toute l'Asie antérieure et ont été linguistiquement acclimatés, à leur arrivée dans chaque aire culturelle: retrouver une étymologie est à peu près impossible. L'expression que je n'avais pas comprise dans D. Arnaud, *Emar VI* 3, n° 18, l. 6, p. 29, est, je pense, simplement à lire: *ī-na<sup>1</sup> ah<sup>1</sup>-ra-ta-aš u-mi* (la confusion en cunéiforme hittisant de AH et de PI est dans l'ordre des choses possibles: cf. Ch. Rüster, *Hethitische Keilschrift-Paläographie*, Wiesbaden 1972, sous les numéros 261 et 250). L'explication par le hourrite est inutile.

elles présente les mêmes dangers, somme toute, que les manipulations des signes, car, là encore, il est aisé de s'enfermer dans un cercle. D'une manière générale, j'ai retenu, le plus possible, des racines du sémitique commun<sup>10</sup> mais il ne faut pas se leurrer: l'onomastique ne saurait nous livrer que des *tendances générales* de la langue; celles-ci doivent être vérifiées par le lexique des noms communs, car l'absence de contexte est un handicap insurmontable.

### Phonologie

Il faut, donc, retrouver la phonologie émarite sous le travestissement cunéiforme. Dans les cas où elle était identique à celle de l'accadien (comme on peut le supposer pour /t/ /d/ ou /r/ par exemple), aucun problème graphique ne se pose pour le scribe et, donc, en conséquence, pour nous. Dans les autres cas, la difficulté est réelle car la pauvreté du système graphique du suméro-accadien fait obstacle: un même signe (ainsi HA) est chargé de noter plusieurs sons distincts dans l'émarite (/f/, /h/, /h/, /h/ et /g/).

Mais cette «confusion» graphique n'est-elle pas le fidèle reflet de la «confusion» réelle d'une partie ou de tous ces sons dans le vernaculaire? Il ne semble pas vraiment: les noms communs, dont, dans beaucoup de cas, le sens, grâce au sumérien et à l'accadien, donc l'étymologie sont sûrs, enseignent que les scribes ont cherché, pour chacune des combinaisons avec chaque voyelle, le signe dont la prononciation était, à leur oreille, la plus rapprochée, sans se préoccuper d'user de la même série *graphique*: ainsi d+a sera noté DA, d+u: ZU et d+i: ZI. Je considère, comme hypothèse de base, que ces «incohérences» sont les indices de l'existence d'un phonème émarite particulier, ici /d/. À partir d'un certain nombre de ces «séries», je conclus à l'existence des autres phonèmes originels du sémitique, même si leur expression graphique est uniforme (ainsi pour /h/, /h/, /h/ et /g/): c'est une simple extrapolation, je le reconnais, qui peut ne pas entraîner l'adhésion.

aliph, 'ayin, h, ḥ, ḥ et ḡ

Sur le moyen-Euphrate comme à Hattusa, il existait, assurément, deux silhouettes pour respectivement 'A et AH mais, malgré cette différenciation graphique, ces deux signes étaient utilisés indifféremment, assez souvent, l'un pour l'autre<sup>11</sup>. Aussi ai-je suivi cette règle-ci: c'est le jeu entre la présence ou l'absence de signe qui est significative, non s'il est 'A ou AH. En d'autres termes: l'absence de notation ou le signe 'A rendraient l'aliph étymologique; l'absence de notation, le signe 'A ou le signe AH rendraient le 'ayin étymologique; enfin 'A et AH, *toujours présents* dans la graphie de l'étymon, noteraient la série /h/, /h/, /h/ et /g/.

10 L'expression est à prendre au sens large: je ne prétends pas avoir épuisé les lexiques de toutes les langues sémitiques. Dans le reste du texte, elle sera employée par défaut: c'est-à-dire qu'elle ne sera pas mentionnée quand l'étymon est attesté dans tout le groupe.

11 R. Labat, *L'akkadien de Boghaz-Köi*, Bordeaux 1932, p. 8.

L'aliph n'est jamais marqué à l'initiale; il peut ne pas l'être en finale mais il peut aussi l'être par une accadisation ou par une graphie «rompue»<sup>12</sup>. L'aliph médian s'est maintenu dans la prononciation : Ia-'-di-ib enregistre fidèlement /ya'dib/ («Il ordonne» de \*db d'après l'arabe et le sud-arabique). Aussi, quand il est non écrit, (par un signe spécifique ou par une graphie «rompue») peut-on penser à une négligence graphique.

Le 'ayin, à l'initiale, est moins rarement noté que laissé non noté, mais, s'il l'est, c'est par les signes en H: /abd/ («esclave» du sémitique commun, sauf l'accadien) est une seule fois écrit Ha-ab-du, en revanche /uzz/ («force») est toujours écrit avec HU. En finale (et cette alternance pour la même racine est une preuve de sa présence), tantôt il l'est, (par AH ou 'A) tantôt il ne l'est pas; en position médiane, il partage le sort de l'aliph, mais il est d'autres procédés encore<sup>13</sup>.

/h/, /h/, /h/ et /g/ sont indistinctement enregistrés par la série en H du cunéiforme. L'étude des thèmes ci-dessous fournira des exemples pour chacun d'eux. Il n'y a aucune preuve que cette série se soit maintenue en émariote. On fera, toutefois, remarquer que le /g/ n'est pas devenu 'ayin en émariote, car il est toujours noté par un signe en H.

#### w et y

W se maintient à l'initiale, comme en arabe et en sud-arabique. Il disparaît cependant dans certaines formations: /lad/ de \*wld («enfanter»). Il se maintient normalement intervocaliquement (ainsi dans /niwār/ «lumière», /awir/ «borgne»), sauf entre deux voyelles brèves identiques (\*awa > ā; on en trouvera des exemples dans la conjugaison des perfectifs à deuxième W). Il semble s'amuir en finale, au moins n'est-il pas noté<sup>14</sup>. Dans les verbes à première w, \*yaw devient ya (ou yā ?). La diphtongue \*/aw/ évolue régulièrement en ū<sup>15</sup>.

Le yod obéit aux mêmes règles mais semble se maintenir en finale derrière une voyelle longue. À l'initiale des verbes (à la troisième personne masculin singulier de l'imperfectif), le phénomène est aussi vrai pour Mari et pour Alalah, on constate une alternance entre I (fréquent), E (rare) et IA (fréquent) qui étymologiquement

12 Pour la racine \*hl' («[être] malade») on trouve, pour le thème qatl, au nominatif: Hu-ul-a et au génitif: Hu-ul-a, Hu-la, pour le thème qatil, au génitif: ... -ha-li et, pour le thème qatāl, au nominatif: Hu-la-ú et au génitif: Hu-[la]-ú, Hu-la-i. Ces graphies assurent la forme, me semble-t-il, de la racine par rapport à l'hébreu \*hly et à l'arabe \*hll.

13 /da'i(m)/ «protecteur» d'après l'arabe et le sud-arabique est noté: da-i, da-a-i ou da-hi; /ya'li/ («Il est haut» d'après le sémitique commun), l'est la-a-li. Cependant, le cas du nom divin Ba'al(a) est à part. L'amuissement du 'ayin paraît être fréquent dans ce nom divin; on le prononçait, peut-être, dans certains cas: Bāl. C'est ce que les Hittites ont entendu, à se fonder sur leurs transcriptions hittites-hiéroglyphiques. Mais le cunéiforme témoigne, peut-être, aussi du phénomène (graphies: Ba-la).

14 Ou noté d'une manière ambiguë, comme Da-nu-wu(/a/i), en face de Da-nu-i, de \*dnw «(être) proche» d'après l'arabe.

15 L'accadien a imposé, par son système graphique, les voyelles A E I U. On peut estimer, en première approximation, que ce système reflétait à peu près celui du vernaculaire. Il ne permet pas de noter évidemment le schewa dont la présence ne peut que se deviner dans des alternances de graphies.

représentent /ya/. Ces graphies enregistrent-elles une évolution phonétique? Il paraît bien que non. Le système graphique, au moins sur le moyen-Euphrate, considère comme équivalents ces trois signes: I et E valent, comme IA, pour /ya/<sup>16</sup>. C'est si vrai qu'inversement, IA vaut pour /ē/ et même pour /ī/<sup>17</sup>.

ś, s, š, ṭ

Le son /ś/ étymologique paraît, pour les noms communs<sup>18</sup>, obéir au tableau suivant:

ś+a : SA;  
 ś+u : SU;  
 ś+i : ŠI.

Les transcriptions de l'onomastique sont beaucoup moins systématiques: ś+a est écrit volontiers ŠA. La confusion est à son comble avec \*śdw («champ»<sup>19</sup>, quel que soit le sens religieux précis qui se dissimule là) où non seulement la première mais la deuxième consonne apparaissent non fixées dans l'usage orthographique: \*ś(š) d(t) w. Le /š/ de l'émarote correspond au /ś/ étymologique et, normalement, au /s/ de l'arabe mais cette correspondance, assez générale, n'est pas totale cependant. Le ṭ est systématiquement rendu, comme à Ougarit, par les signes cunéiformes en ŠA/ŠI/ŠU etc.

ḏ, z, ḏ

Dans le lexique et dans l'onomastique:

ḏ+a est écrit DA;  
 ḏ+i est écrit ZI;  
 ḏ+u est écrit ZU.

Pour z les données sont rarissimes:

z+a (ZA dans les noms communs) n'est pas attesté;  
 z+u (ZU dans les noms communs) n'apparaît que dans ZUR/ŠUR;  
 z+i est non employé en dehors de l'onomastique où il est rendu par ŠI;  
 a+z est écrit AD/AT/AṬ, comme, dans le lexique, i+z l'est ID/IT/IṬ.

Le système des noms communs, pour ḏ, est le suivant:

ḏ+a : ŠA;  
 ḏ+i : ŠI;  
 ḏ+u : ŠU,

<sup>16</sup> Cette règle vaut pour les signes I+Consonne (comme IK, IM etc.) employés à l'initiale des verbes: je considère que c'est une convention graphique pour /yak/, /yam/ etc.

<sup>17</sup> Par exemple ahḥē s'écrit *ah-hi-a* mais l'exemple le meilleur est *ma-mi-ia-ti* (D. Arnaud, *Emar VI* 3, n° 18, l. 25, p. 29): ce n'est pas une faute mais une graphie pour *mamītu/mamētu* («serment»).

<sup>18</sup> L'alternance de graphies en š et de graphies en s se constate dans quelques noms, en dehors de l'onomastique: pour le dieu Rašap et pour les racines \*kšd et \*šm. Il est vrai que, dans ce dernier cas, le š est étymologiquement un ś et que \*kšd accadien a été emprunté par l'émarote, où *kasadu* désigne une catégorie juridique d'individus.

<sup>19</sup> Le sens est établi grâce à des graphies avec l'idéogramme a.šà.

mais l'onomastique emploie aussi ZI en concurrence avec ŠI et ZU avec ŠU.

### Traits phonétiques

Quelques traits de la phonétique émarote (ce qui, d'ailleurs, ne signifie pas qu'ils n'apparaissent que dans ce dialecte !) se laissent encore entrevoir.

La prononciation /g/ du q étymologique est un trait ancien du sémitique mais elle reste évidemment difficile à repérer puisqu'une transcription permet de «corriger» de telles graphies. Elle paraît bien établie dans l'émarote: le meilleur exemple en est /yaqūm/ (de \*qwm «se dresser» du sémitique commun sauf l'accadien), écrit trois fois Ia-gu-um-... contre une fois Ia-qú-um-... .

La nasale sourde n marque une faiblesse articulatoire caractérisée. Les transcriptions hittites-hiéroglyphiques, elles-mêmes, écrivent Dagan: Taga. n + consonne donne, sans doute, une consonne longue; cette longueur n'est pas notée ou l'est par le redoublement de la consonne, ainsi dans /bitt-.../, (écrit Bi-it-ti-ND) de \*/bint/ («fille» du sémitique commun, sauf l'accadien et l'araméen<sup>20</sup>). Il s'amuit devant aliph<sup>21</sup>; il peut disparaître même sans contact<sup>22</sup>. Mais on constate le phénomène beaucoup plus fréquemment devant consonne<sup>23</sup>.

Le ā, sous l'accent, était, quelquefois au moins, prononcé o (long), noté par des signes en U du système cunéiforme accadien. Ce phénomène a été repéré depuis longtemps par les grammairiens. À Emar, la prosopographie<sup>24</sup> assure que /dād/ («chéri») alterne avec /dūd/.

Le pataḥ furtif<sup>25</sup> n'aurait pas été, quelquefois, inconnu de la prononciation de l'émarote. Des indices semblent le montrer: /rāpi/ (de \*rp') est transcrit ra-pi-ia, dans la légende hittite-hiéroglyphique, en face du cunéiforme: ra-pi-ih<sup>26</sup>. On pourrait même

20 C'est encore ainsi qu'on expliquera des orthographes comme Id-di-id-da-i (représentant \*/yaddin-da'i/) ou It-ti-id-Da (en face d'Īt-ti-Da, notant \*/yattin-Da/). Les deux racines concurrentes \*ndn et \*ntn fournissent de nombreux exemples.

21 /yaḥanni(n)-il/ est écrit Ia-ha-an-ni-il (sur \*ḥnn «[être] bienveillant»).

22 Au moins, est-ce ainsi que j'analyse une graphie comme Ia-[at-t]i de \*/yantīn/, Ia-a-ku (notant /yakū[n]/) ou It-ti-'-e de \*/yanti(n)+ia/ soit une forme verbale avec amuïssement de la nasale finale et suffixée ensuite en -ia.

23 Devant labiales: \*/yandin-ba'al(i)/ donne /yaddi-ba'al(i)/ (écrit Id-di-<sup>d</sup>en/Id-di-en), devant dentales sonores: \*/yandin-Dagan/ donne /yaddi-Dagan/ (écrit Id-di-<sup>d</sup>Da-gan) de même que \*/yakūn-Dagan/ donne /yakū-Dagan/ (écrit I-ku-Da-gan, à côté de graphies I-ku-un-<sup>d</sup>Da-gan/<sup>d</sup>Kur) mais aussi dentale emphatique: Ia-a-[t-t]i noterait \*/yaṭṭa/ («il plante», d'après \*nṭ', en hébreu seul, si la racine est bien identifiée) etc.

24 Da-a-du, Da-du, Du-du est le fils d'Abī-kāpī: D. Arnaud, *Emar VI* 3, n° 150, 30; n° 153, 28 (restauré); Id., *Textes syriens de l'âge du Bronze récent* (à paraître): n° 15, 17; Id., *La Syrie du moyen-Euphrate sous le protectorat hittite: contrats de droit privé*: AuOr, 5 (1987), p. 240, n° 17, 28; ME 109, 21 (inédit).

25 Au sens de la définition donnée par P. Joüon, p. 61 (*Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome 1947). Il est connu en hébreu (et écrit en hébreu massorétique), comme, çà et là, en arabe vulgaire.

26 E. Laroche, *Les hiéroglyphes de Meskéné-Emar et le style «syro-hittite»*: *Akkadika*, 22 (1981), p. 10.

ajouter, sous toutes réserves, une graphie comme Ša-mi-ia qui pourrait représenter /šāmi/ (sur \*šm' «écouter»)<sup>27</sup>.

Enfin, il est un trait de l'onomastique vernaculaire qui n'apparaît pas dans le reste du lexique: la suppression de la dernière syllabe, ouverte ou fermée. Cet étrange trait phonétique m'est inexplicable mais sa réalité ne fait aucun doute<sup>28</sup>: on trouve, par exemple, pour les noms divins, Da pour /Dagan/, pour les noms communs, ha et ha-mi pour /hamis/<sup>29</sup>, na-i: /na'i/ pour \*/na'im/ etc. Ce phénomène s'observe encore pour l'accadien: be est pour bēlu et même pour le louvite où Šarruma-si représente \*Šarruma-si(di): «l'homme de Šarruma»<sup>30</sup>.

### Thèmes

La comparaison entre les thèmes du lexique et ceux de l'anthroponomie est boiteuse car les noms propres sont plus nombreux et, surtout, leur caractère explique qu'on y trouve, fortement représentés, des étatifs, des diminutifs etc. J'ai cru plus éclairant de suivre, pour le classement ci-dessous, l'ordre, approximatif, des fréquences.

#### Le thème qutāl(at)

C'est surtout un diminutif. Il correspond, pour le sens, au thème accadien quttul: ainsi /burāmit/ ou mieux /burāmet/<sup>31</sup> en face de l'accadien burrumtu. C'est le thème le plus fréquent des noms propres et des réalités concrètes. Encore est-il impossible souvent de décider si l'on a affaire à un adjectif, c'est-à-dire à un sobriquet, ou à un substantif, lorsque le sens ne fournit pas une indication.

/bulāl/ écrit Bu-la-lu au nominatif, Bu-la-li au génitif (sur \*bll «sauver» d'après l'arabe et le sud-arabique) est «celui qui a été sauvé» ou: «salut», /gunān/ écrit Gu-na-a-nu au nominatif (sur \*gnn «envelopper» d'après l'hébreu, l'arabe et le sud-arabique): «enveloppé» ou «enveloppement»<sup>32</sup>, /hubāb/ écrit Hu-ba-b[i] au génitif (sur \*hbb «aimer» sémitique commun, à l'exception de l'accadien): «aimé» ou «amour», /ḥulāp/ écrit Hu-la-pí au génitif (sur \*ḥlp «remplacer» du sémitique commun, à l'exception de l'accadien) «remplaçant» ou «remplacement», /ḥunān/ écrit Hu-na-nu au nominatif (de \*ḥnn «[être] bienveillant»): «bienveillant» ou «bienveillance», /kulāp/ écrit Ku-la-pí (sur \*klp «aimer» en arabe): «aimé» ou «amour», /kunāz/ écrit Ku-na-zu au nominatif, Ku-na-za à l'accusatif et Ku-na-zi au génitif (sur \*knz «mettre à l'abri» et, à la forme

27 Mais un participe avec suffixe -ia est aussi tout à fait probable.

28 Les duplicats n° 41/n° 42 de *Textes syriens de l'âge du Bronze récent, cit.*, connaissent le même personnage sous le nom d'Ahī-hamis et d'Ahī-hami.

29 Mais, dans certains cas, il n'est pas exclu (et c'est peut-être sûr çà et là) que l'on à affaire à /amm/ («oncle» du sémitique commun) ou à /hāmi/ «protecteur» de ḥmy «protéger».

30 L'équivalent sidi : lú est donné par les textes et montre que sidi représente le «classique» zitti.

31 Que je fais venir de \*/burām+at/ avec action de l'imala sur le a bref du suffixe féminin. La racine semble avoir été empruntée à l'accadien car je ne l'ai pas retrouvée dans les autres lexiques sémitiques.

32 En rapport avec le fœtus en arabe.

VIII «[être] compact», en parlant des chairs, d'après l'arabe<sup>33</sup>): «protégé» ou «trésor», /lubāš/ écrit Lu-ba-aš à l'accusatif et Lu-ba-šu au génitif (de \*lbš «habiller»): «habillé» ou «habillement»; /ubād/ écrit Ú-ba-du au nominatif et Ú-ba-du<sub>4</sub> au génitif (sur \*'bd «servir») peut être traduit avec autant de vraisemblance: «esclave» ou «esclavage», /'udād/ écrit Ú-da-da au génitif (sur \*'dd «[être] ami» ou «envoyer» en ougaritique, arabe et sud-arabique): «ami» ou «amitié».

Seraient plutôt des substantifs: /duwād/ écrit Zu-wa-da au génitif (sur \*'dwd «défendre» d'après l'arabe), /kunān/ écrit Ku-na-nu au nominatif, Ku-na-ni au génitif (sur \*knn «protéger» en accadien, arabe et sud-arabique): «protection», /nuqār/ écrit Nu-qa-ri au génitif (sur \*nqr «perforer» du sémitique commun, sauf l'ougaritique): «naissance aisée», /'(w)ukāl/ écrit Ú-ka-li au nominatif et au génitif, Ú-kal... (sur \*'wkl «faire confiance»): «confiance», /'umān/ écrit Ú-ma-ni au génitif (sur \*'mn «confirmer» en sémitique commun, sauf accadien): «confirmation».

Sont, en revanche, indiscutablement des adjectifs: /burāq/ écrit Bu-ra-qu, Bu-ra-a-qu-ú au nominatif, Bu-ra-qi, Bu-ra-qí, Bu-ra-qu au génitif («aux yeux étincelants» de \*brq), /'dupāp/ écrit Zu-pa-pu-um au nominatif («léger» de \*'dpp d'après l'arabe<sup>34</sup> et le sud-arabique), /gurān/ écrit Gu-ra-ni, Gu-ra-nu au génitif («lisse», de \*gm d'après l'arabe), /'hulā'/ écrit Hu-la-ú au nominatif, Hu-la-i et Hu-la-ú au génitif («malade» de \*'hl', réfection émarite de la racine \*'hly hébraïque et de \*'hl arabe), /'humām/ écrit Hu-ma-mu au nominatif et au génitif («héroïque» de \*'hmm en arabe et sud-arabique<sup>35</sup>), /'huzām/ écrit Hu-za-mu au nominatif, Hu-za-mi et Hu-za-mu au génitif («coupé» de \*'hzm, d'après l'accadien, l'ougaritique et l'arabe), /'huzār/ écrit Hu-za-rù au génitif («aux petits yeux», «louche» de \*'hzz d'après l'arabe), /mušāš/ écrit au nominatif Mu-ša-šu («têteur» de \*mšš), /nu'ām/ écrit Nu-a-me au génitif («gracieux» de \*n'm), /qušār/ écrit Qú-ša-ru, peut-être au nominatif, («court» de \*qsr d'après l'ougaritique, l'hébreu et l'arabe), /suqād/ écrit Su-qa-du au génitif («maigre» de \*sqd d'après l'arabe), /'uḡār/ écrit Šú-ha-ru au nominatif et au génitif («petit» de \*šgr), /unāb/ écrit Hu-na-bi, Hu-na-bu au génitif («au grand nez» d'après l'arabe).

Mais ce thème sert apparemment aussi à faire des noms abstraits: on ne peut interpréter /'udār/ écrit Hu-da-ri au génitif (sur \*'dr «protéger») comme un adjectif car il est porté par une femme.

Le féminin qutālat forme aussi des adjectifs: ainsi /burāmet/, avec action de l'accent, déjà rencontré, /'udārat/ écrit Hu-da-ra-ti au génitif (sur \*'dr «protéger»), l'un et l'autre noms féminins. Le thème peut être élargi en -ān, si l'analyse de Hu-dām-ma-ni (au génitif) à partir de \*'hdm («[être] esclave» en arabe et sud-arabique): /'hudām-ān/ est acceptable.

33 Si kaianzu «trésor» est à rattacher à cette racine, je ne vois pas clairement comment \*knz apparaît peut-être encore sous la graphie Ki-iz-zi pour \*/kinzi/, thème qitl avec le suffixe possessif singulier, mais un anthroponyme comme Ka-za-az-ma (à lire /kazaz-ma(lik)/ ?) jette le doute sur cette suggestion.

34 Le même thème y est attesté.

35 Il existe aussi une racine homophone, du sémitique commun «(être) chaud» mais le mot même humām existe bien en arabe et, peut-être, en sud-arabique: «prince», «chef», «héros».

## Le thème qatl

Il représente d'abord des noms concrets, et particulièrement des noms d'animaux: /ʾabd/ («serviteur», d'après le sémitique commun, sauf l'accadien), /ʾamm/ écrit A-am-mi et Am-mi, au génitif, Am-mu-... et Am-mi-... («oncle» sur \*ʾmm), /ʾūr/ écrit Ú-ra au nominatif, Ú-ri-i, Ú-ri-ú, Ú-ra au génitif, Ur-ri-...<sup>36</sup> («lumière», de \*ʾawr/ sur ʾwr), /dād/ écrit Da-a-du, Da-du, Dá-du<sub>4</sub>, Da-da, Da-di, Da-dì au nominatif, Da-a-da, Dá-da à l'accusatif, Da-a-di, Da-di-i, Dá-a-dì, Dá-dì, Da-a-da, Da-da au génitif<sup>37</sup> («chéri»), /lab/ écrit La-ab-ú-... («lion»), /lad/ écrit La-ad-... («enfant» sur \*wld «enfanter» ou «engendrer»), /malk/ écrit Ma-al-ku- («roi»), /par/ écrit Pa-ar-ú au nominatif («onagre»), /tayš/ écrit Ta-i-šu<sup>1</sup> (corrigé de ZU) («bouc» en hébreu, araméen, syriaque et arabe), /ʾaʿl/ écrit Ša-ah-li, Šáh-li et Ša-ʿ-li au génitif («renard»).

Mais le même thème sert à former des noms abstraits et, sans qu'on puisse les distinguer par manque de contexte, des mašdars: le classement dans l'une des deux catégories est, ici, à peu près impossible. On a ainsi: /ʾaqb/ écrit Aq-ba au génitif («succession» sur \*qb<sup>38</sup>), /fūd/ écrit au génitif: ...-hu-da («refuge» de \*ʾawd/ sur \*ʾwǫd d'après l'arabe et le sud-arabique), /gūr/ écrit Gu-ru peut-être au nominatif («protection» de \*gawr/ sur \*gwr du sémitique commun, à l'exception de l'accadien), /garr/ écrit Ha-ri-..., Har-ra Ha-ar-a, Har-a, Ha-ri au génitif («désir» sur \*grw/y en arabe), /kann/ écrit Ka-an-ni au génitif<sup>39</sup> («protection» sur \*knn en accadien, arabe et sud-arabique), /karb-.../40, /naʾm/ écrit Na-ah-mu au nominatif, Na-ah-mi au génitif, Naʾ-ma-..., Na-mi-..., Na-ʾ-mi-..., Na-ah-mi-..., ... -na-ah-mi, ...-na-mi (sur \*nʾm). Un anthroponyme comme Um-mi-na-ah-mi, Um-mi-na-mi au nominatif, notant donc /ummī-naʾmī/, indique que /naʾm/ est un substantif: «grâce», /naħl/ écrit Na-ah-li au génitif («héritage» sur \*nħl «hériter» du sémitique commun, à l'exception de l'accadien. En arabe, cette forme est aussi bien un mašdar qu'un substantif).

Citons encore: /napš/ écrit Na-ap-ši au génitif («vie» sur \*npš), /našb/ écrit Na-aš-bu au nominatif («érection», «création» sur \*nšb<sup>41</sup>), /qadr/ écrit Qad-ri au génitif («grandeur», «majesté»<sup>42</sup> sur \*qdr en arabe), /qūl/ écrit Qū-la au nominatif et à l'accusatif, Qū-la et Qū-la au génitif («parole» de \*qawl/ sur \*qwl), /raġt/ écrit Ra-ah-ša au nominatif et au génitif («tétée» sur \*rġt d'après l'ougaritique et l'arabe, dont c'est

36 Dans Ur-ri-i-lí au génitif: de /ʾūr-ʾilí/ ou de /ʾūr-ʾil-ʾilí/.

37 Toutes ces graphies ne sont peut-être pas à enregistrer sous cet étymon; on pourrait penser à en classer certaines sous Tatte. On remarquera que ce nom est porté volontiers par des femmes: il est manifestement une épithète divine.

38 C'est aussi le mašdar de l'arabe, je préfère donc y voir un abstrait plutôt qu'un nom concret: «successeur».

39 À dissocier de Ka-a-ni qui est, sans doute, à ranger sous \*kwn.

40 Écrit Ka-ar-bi-li pour /Karb-ʾil/, c'est un excellent exemple de sandhi. La racine \*krb est connue de tout le sémitique mais avec des sens trop divers pour qu'on puisse proposer une traduction.

41 Mais \*nšb en sud-arabique a le sens, meilleur peut-être, de «serviteur».

42 Le nom étant porté par une femme, une interprétation par un adjectif est beaucoup moins vraisemblable.

le mašdar), /tapt/ («jugement» sur \*tpt du sémitique commun, à l'exception de l'arabe et du sud-arabique<sup>43</sup>), /wakt/ écrit Wa-ak-li au génitif («confiance» sur \*wkl).

/gūn/ écrit Gu-ni au génitif de \*/gawn/ (d'après l'arabe \*gwn «[être] blanc»<sup>44</sup>), /makk/ écrit Ma-ak-ki et Ma-ak-ku au génitif (de \*mkk «[être] épuisé»<sup>45</sup>), comme /paḏḏ/ écrit Pa-aš-ša et Pa-šú au génitif (de \*pḏḏ «briser»), sont peut-être des adjectifs<sup>46</sup>; /baš/ écrit Ba-aš-ša au génitif (de \*bš d'après l'arabe et le sud-arabique) peut aussi bien signifier «fort» que «force»; /gall/ écrit Gal-li au génitif (de \*gll, «[être] puissant» d'après l'arabe, contre le sens des autres langues sémitiques): «puissant» ou «puissance», /šalm/ écrit Ša-al-mu au nominatif, Ša-al-mi et Ša-al-mu au génitif (de \*šlm «brave» en arabe et sud-arabique<sup>47</sup>): «brave» ou «bravoure», /šarr/ écrit Šar-ra au génitif (sur \*šrr «[être] fort» d'après l'araméen ou «[être] joyeux» d'après l'arabe et le sud-arabique): «fort» ou «force, «joyeux» ou «joie».

### Les thèmes qatīl, qātil et qatīl

Il n'est pas possible de distribuer sans hésitation les mots à thème qatīl et ceux à thème qātil (et même peut-être à thème qatīl): j'ai classé sous ce second thème les participes, qu'on trouvera, à leur place, dans la morphologie du verbe. Mais ce tri est largement arbitraire.

On trouve des adjectifs: /apil/ écrit A-pīl-la au nominatif, A-pī-li, A-pī-li-i, A-pī-la, A-pī-la, à l'accusatif, Ap-pī-li au génitif<sup>48</sup> («agile» sur \*pl d'après l'arabe<sup>49</sup>), /arim/, écrit A-ri-mi ou A-ri-me au génitif («épais, gros, dur» sur \*rm d'après l'ougaritique, l'arabe, qui a les deux voyelles brèves, et le sud-arabique), /awir/<sup>50</sup> écrit A-wi-ru et A-wi-rū au nominatif, A-wi-ri, A-wi-ru et A-wi-rū au génitif («borgne» d'après le sémitique commun, à l'exception de l'accadien), /bazil/ écrit Ba-zi-la, au nominatif et au génitif («expérimenté» d'après l'arabe qui a un ā), /gadid/ («chanceux», sur le nom divin Gadd), /garib/ («galeux»<sup>51</sup>), /gawil/ («intelligent»

43 Où la racine signifie «(être) doux».

44 On l'opposera (toujours avec la même étymologie) à /gān/ (écrit Ga-nu) de \*/gawan/ («blanc»).

45 Ma-i-ki au génitif est peut-être à aligner sur \*mkk et à corriger en Ma-ak<sup>1</sup>-ki mais on se rappellera que \*mkk se retrouve aussi sous la forme \*mwk («[être] bas») en hébreu, araméen et syriaque (mais non en arabe).

46 Le thème avec suffixe féminin (pour former un substantif abstrait) est attestée dans /na'mat/ écrit Sig<sub>5</sub>-ma-at... de \*n'm («être) gracieux», du sémitique commun.

47 Une racine homophone, du sémitique commun, «tailler (une image)», donc «image», n'est pas exclue du tout.

48 Cette variété de graphies ne dissimule-t-elle pas plusieurs étymons? Le redoublement du l ne marque-t-il pas un thème qatīl?

49 On ne peut exclure, évidemment, la racine identique de l'hébreu et l'araméen (apil), au sens d'«(être) sombre». Le nom est élargi en -ān: /apilān/ (écrit A-pī-il-la-ni au génitif).

50 La graphie A-we-e-ra en face d'A-wi-ri à Alalah (D.J. Wiseman, *The Alalah Tablets*, Londres 1953, p. 130) semble indiquer un thème qatīl plutôt d'ailleurs qu'un thème qatīl.

51 On remarquera que l'hébreu a un ī.

d'après l'arabe), /ħamis/ («héroïque» sur \*ħms d'après l'arabe<sup>52</sup>) /ʔadid/ («ami», «envoyé» sur \*ʔdd d'après l'ougaritique, l'arabe et le sud-arabique)<sup>53</sup>, /ħaliʔ/ («malade»<sup>54</sup>), /ħariš/ («sourde-muet» sur \*ħrš d'après l'hébreu et l'arabe)<sup>55</sup>, /karim/ écrit Ka-ri-mi au génitif («généreux» d'après \*krm en arabe. L'arabe suggère un ī), /naʔi(m)/ écrit na-i-... ou ...-na-i («bienveillant»), /sarip/ écrit Sa-ri-pa au génitif («éminent» sur \*srp d'après l'arabe<sup>56</sup>), /šamiħ/ écrit Ša-me-hi au génitif («exalté» sur \*šmh), /šaliʔ/ écrit Ša-li-ṭu<sub>4</sub> au nominatif, Ša-li-ṭi au génitif («puissant» sur \*šlṭ), /šapir/ écrit Ša-pí-ra au génitif («beau» sur \*špr du sémitique commun, à l'exception de l'accadien).

On trouve aussi un nom: /malik/ écrit ...-ma-lik «roi».

/ʔaḏīr/ écrit Ha-zi-ir-tu<sub>4</sub> à l'accusatif, étant porté par une femme, doit s'analyser comme un thème qatīl+*t* de \*ḏr «protéger» donc: «protégée».

### Le thème qatal

On trouve des adjectifs comme /galal/ écrit Ga-la-li et Ga-la-lu au génitif (sur \*gll)<sup>57</sup>, /kabad/ écrit Ka-ba-da au génitif (sur \*kbd «[être] lourd»), /kabar/ écrit ...-ka-bar (sur \*kbr «[être] important»), /kalal/ écrit Ka-la-lu au nominatif, Ka-la-lu et Ka-la-li au génitif (sans doute à rattacher à \*kll «[être] complet»), /kamal/ écrit Ka-ma-la au nominatif (sur \*kml «[être] parfait» en arabe et en sud-arabique), /lāh/ écrit La-ah-... ou Lāh-... («brillant» de \*/lawah/ sur \*lwh d'après l'arabe et le sud-arabique<sup>58</sup>), /qaṭan/ écrit Qa-ṭa-nu au nominatif (sur \*qṭn «[être] petit»), /šagab/ écrit Ša-ga-bi au génitif (sur \*šgb «[être] élevé» d'après l'hébreu et l'arabe), /šalaʔ/ écrit Ša-la-ṭi (nom féminin) (sur \*šlṭ «[être] puissant»), /šaman/ écrit Ša-ma-ni, Ša-ma-na au génitif (sur \*šmn «[être] gras»).

Il forme des noms d'animaux: /ʔayar/ écrit A-ia-ri au génitif («âne sauvage» d'après \*ʔyr de l'hébreu et de l'arabe mais dans ces deux langues le thème est différent), /ħamal/ écrit Ha-ma-li au génitif («agneau», d'après l'arabe).

Ce thème enregistre aussi les noms de métiers ou de fonctions; l'on attendrait, plutôt, celui de qatāḏ du sémitique commun que les négligences graphiques masquent, sans doute, dans certains cas. On trouve /ʔamad/ écrit A-ma-du au nominatif, Ha-ma-di au génitif et ...-ha-ma-di ou ...-ha-ma-dī (sur \*ʔmd «soutenir»), /ḏamar/ écrit ...-da-

52 Mais on attendrait une chuintante. La correspondance habituelle entre l'arabe et l'émarite ne joue pas ici.

53 En arabe, le thème est qatīl.

54 Racine un peu différente de celles que connaissent l'hébreu et l'arabe, comme nous l'avons vu plus haut.

55 /ʔekid/ écrit E-ki-da au génitif pourrait bien s'expliquer par la racine \*kđ «(être) fier» d'après l'accadien, ou «(être) gras» d'après l'arabe, mais la forme est mal explicable: elle semble un compromis entre l'accadien et l'émarite.

56 Qui a šarīp «éminent», avec la correspondance normale de la chuintante et de la sifflante.

57 On doit, seulement, hésiter sur le sens, comme le fait PTU: l'arabe «(être) grand, puissant» (en particulier comme épithète divine), paraît plus satisfaisant que celui que fournissent l'accadien, l'hébreu et l'araméen: «rouler».

58 La-hé-ia est peut-être à classer sous cet étymon avec le suffixe -ia.

ma-ri au nominatif et à l'accusatif (donc avec le *ī* du suffixe possessif de la première personne, sur \**dmr* «protéger» du sémitique commun, à l'exception de l'accadien), /qabar/ écrit au génitif Qa-ba-ri et Qa-bá-ri (sur \**qbr* «enterrer»), /šalam/ écrit ...ša-la-mu, sans doute un nom divin (sur \*šlm «[être] en bonne santé»).

Le suffixe -t forme un substantif féminin (puisque porté par un homme): /nagatt/ écrit Na-ga-at-tu au nominatif sur \*ngd «(être) haut, brave, circonspect» de \*/nagad-t/ : «circonspection»<sup>59</sup>.

### Le thème qitl

C'est le thème des abstraits à l'exception de /milk/ qui a, sans doute, le sens de «roi», non de «royauté», à cause d'un nom propre comme celui de la divinité: Milku et d'un anthroponyme comme Milka-ma-Dagan: «Dagan est vraiment (le) roi». Autrement, on a /biš/ écrit: Bi-'šu, Bi-šu au nominatif, Bi-'ša à l'accusatif, Bi-'ši, Bi-ih-ši, Bi-i-ši au génitif (sur \**bš* de l'arabe et du sud-arabique «[être] fort»), /dikr/ écrit Zi-ik-ra-..., Zi-ik-ri-... (sur \**dkr* «citer»), /qimr/ écrit Zi-im-ri-... (sur \**dmr* «protéger» du sémitique commun, à l'exception de l'accadien), /hinn/ écrit Hi-in-na au génitif, Hi-in-na-..., Hi-in-nu-... et Hi-nu-... (de \**hnn*), /li'm/ écrit Li-mi-... ou Li-'mi-... (sur \**l'm* «[être] nombreux» du sémitique commun, à l'exclusion de l'accadien), /liš/ écrit Li-e-ša au génitif (de \*/liwš/ sur \*/lwš/ : «pétrir» mais on ne saurait exclure l'arabe \**lwṭ* «[être] fort»), /mikk/ écrit Me-ek-ka au nominatif, Mi-ka, Mi-ik-ka et Mi-ik-ku au génitif (sur \**mkk* «[être] épuisé»), /qīm<sup>60</sup>/ écrit Ri-ip-i-..., Ri-pí-... (sur \**rp'* «élever» en arabe et sud-arabique), /riḥd/ écrit Ri-ih-ši et Ri-ih-ší au génitif, Ri-ih-ši-... (sur \**rḥd*, en sémitique commun mais dont l'accadien donne un sens plus satisfaisant de «verser la semence», «féconder» que les autres langues), /šim/ écrit Še-ma-..., Ši-mi-..., Ši-im-i au génitif (sur \**šm'* «écouter»), /zill/ écrit Ši'-li-... et Šil-la-... (sur \**zīl* «faire de l'ombre»<sup>61</sup>).

### Les thèmes qitāl et qittāl

On trouve dans le thème qitāl à peu près seulement des noms abstraits: /idād/ écrit I-da-da au nominatif et au génitif («amitié» ou «envoi» sur \**dd*: ougaritique, arabe et sud-arabique), /bidā'/ écrit Bi-da-i au génitif («commencement», «création» sur \**bd'* hébreu, araméen, syriaque et arabe), /minān/ écrit Mi-na-ni au génitif («faveur» de \**mnn* «faire une faveur» en arabe), /qitāb/ écrit Qí-ṭa-bi au génitif («rassemblement»,

<sup>59</sup> /šalāq/ écrit Ša-la-a-qí au génitif de \*šlq «crier» en arabe, où šalāqun signifie «éloquent», est peut-être un témoin d'un thème qatāl.

<sup>60</sup> C'est l'analyse la plus vraisemblable que j'ai trouvée de la graphie, fréquente, ...-ki-mi, à partir de \*qwm «se dresser» de \*/qiwml/. On remarquera que le suffixe possessif de la première personne singulier -i est à peu près sûr et que cette constatation impose une analyse du mot par le sémitique. Ce qui n'exclut pas un homophone dans l'onomastique hourrite. On pourrait faire aussi entrer en ligne de compte un nom comme KI-in-ni-Da: est-ce un même thème qitl sur \*/kiwn/ de \*kwn ou, tout simplement, le mot *qinnu* «famille» attesté en accadien et en hébreu ?

<sup>61</sup> /bir'at/ écrit Bi-ra-ti au génitif de \*br' «créer» en sémitique commun, à l'exclusion de l'accadien, donc: «création», appartient, peut-être, à ce thème avec suffixe -t du féminin.

sur \*qtb «rassembler» en arabe et sud-arabique), /qiṭān/ écrit Qí-ṭan-na («petitesse», sur \*qtn «[être] petit»), /simāt/ écrit ...-si-ma-ti au nominatif (assurant la présence du suffixe de la première personne singulier) («convenance» sur \*wsm «convenir» en accadien, en arabe<sup>62</sup> et sud-arabique<sup>63</sup>), /šilāb/ écrit Še-la-bi au génitif<sup>64</sup>, /širār/ écrit Še-ra-ru au nominatif («force» ou «joie» sur \*šrr «[être] fort» d'après l'araméen ou «[être] joyeux» d'après l'arabe et le sud-arabique).

/ḥimār/ écrit Hi-ma-ra au génitif («âne») ou /niwār/ écrit ...-ni-wa-ri à l'accusatif et au génitif («lumière» sur \*nwr) sont des noms concrets.

Le thème qittāl est beaucoup plus rare: /kinnāp/ écrit au nominatif Ki-in-na-pí se rattache sans difficulté à la racine \*knp, connue du sémitique commun mais dont les significations varient selon les langues; peut-être «garde» (sur \*knp de l'ougaritique et de l'arabe) serait-il une traduction possible. /qiṭṭān/ écrit Qí-iṭ-ṭa-an-na s'explique, évidemment, par \*qtn «(être) petit».

### Le thème qutl(at)

Ce thème, rare, y compris pour les noms communs, forme aussi bien des adjectifs comme /gull/ écrit Gul-lu au génitif («grand» d'après l'arabe), /ḥul/ écrit Hu-ul-a au nominatif, Hu-ul-a et Hu-la au génitif («malade», «faible»), /puḏḏ/ écrit Pu-uṣ-ša au génitif («souffreteux» sur \*pḏḏ) que des noms: /ḏukr/ écrit Zu-uk-ri au génitif («citation» sur \*ḏkr), /gulm/ écrit Hul-ma au génitif («garçon», d'après l'hébreu, l'arabe et le sud-arabique), /uzz/ écrit Hu-zu au nominatif, Hu-za, Hu-zi, Hu-uz-zi, Hu-zu au génitif («force» du sémitique commun, sauf l'arabe), /nuqr/ écrit Nu-uq-ra au génitif («perforation» sur \*nqr «perforer»<sup>65</sup> du sémitique commun, sauf l'ougaritique); /qudr/ est la transcription hypothétique de Qú-ud-ru, au nominatif sur \*qdr «bien faire une chose», en arabe.

/quṭb/ écrit Quṭ-be, Qú-uṭ-bi ou Quṭ-bi au génitif sur \*qtb, «rassembler» en arabe et sud-sémitique, signifie précisément: «chef»<sup>66</sup>.

/gullat/ écrit Gul-la-tu<sub>4</sub> au nominatif (toujours de \*gll, au sens arabe de «[être] fort») est porté par un homme. On traduira donc: «force (de telle ou telle divinité)». On peut hésiter sur /ḥunn/ écrit Hu-un-n[a] au génitif: est-un un substantif («bienveillance») ou un adjectif («bienveillant») ?

<sup>62</sup> Le thème y est attesté avec le sens de «marque», «signe de reconnaissance».

<sup>63</sup> Mais le mot pourrait être accadien.

<sup>64</sup> L'étymon est douteux: \*šlb/p «extraire» d'après l'hébreu et l'arabe ou \*šlb «ajuster» d'après l'hébreu.

<sup>65</sup> Allusion à un accouchement rendu divinement facile.

<sup>66</sup> Je ne sais s'il faut ranger la graphie KU-UD-PA sous le même étymon. Il existe, en sémitique commun, une racine \*atn «énlucher».

## Les thèmes qutul et quttul

Il semble former des substantifs comme /nuqur/ écrit Nu-qur<sub>4</sub>-ra (sur \*nqr «perforer» du sémitique commun, sauf l'ougaritique)<sup>67</sup>, /qudur/ écrit Qú-du-ru (sur \*qdr «bien faire une chose», en arabe<sup>68</sup>), /(w)uhubān/ écrit Ú-hu-ba-an-ni au génitif (nom féminin) (sur \*whb «donner» en sémitique commun, à l'exception de l'accadien, élargi par le suffixe -ān).

En revanche, quttul est un thème de sobriquets (comme en accadien), quoique beaucoup moins apprécié que le thème qutāl: /ummul/ écrit Um-mu-li au génitif (sur \*ml «[être] faible» en hébreu), /kussuh/ écrit au génitif Ku-us-su-ha (sur \*ksh «[être] faible des jambes», «[être] boiteux», «[être] estropié» d'après l'arabe<sup>69</sup>), /puddud/ écrit Pu-du-du au nominatif (et qui semble être porté par le même personnage que l'anthroponyme /padūd/, ce qui assure la transcription de la première syllabe, de \*pdd «être enlevé» en ougaritique [en parlant d'un vêtement] ou, plus vraisemblablement «brailler» en arabe), /šuggur/ écrit Šú-hu-ra au génitif (sur \*šgr «[être] petit»).

## Le thème qattāl

Semblent appartenir à ce thème 'ammān écrit Am-ma-ni au génitif (sur \*mn sémitique commun sauf accadien: «[être] sûr»), /ḥabbāl(ī)/, écrit Hab-ba-a<sup>1</sup>-li (peut-être au nominatif)<sup>70</sup>; /ḥannān/ écrit Ha-an-na-nu et Ha-na-nu au nominatif, Ha-an-nani et Ha-na-ni au génitif (sur \*hnn «[être] bienveillant»), /kabbār/ écrit Ka-bar-ra au génitif (sur \*kbr «[être] important»), /paḥḥār/ écrit Pa-aḥ<sub>4</sub>-ha-ri et Pa-ha-ri au génitif: l'existence de la racine \*pḥr, «rassembler» acclimatée en émariote (comme en ougaritique) à partir de l'accadien incline à traduire: «rassembleur». On ne saurait, je pense, y voir l'accadien pahāru: «potier»<sup>71</sup>.

## Thèmes rares

Un certain nombre de thèmes sont très mal représentés. Voici ceux qui sont encore reconnaissables.

Le thème qatūl fournit un nom d'animal: /atūd/ écrit A-tu-ud-da au génitif «bouc», et des substantifs, même si l'on peut interpréter certains comme des adjectifs: /adūd/ écrit Ha-du-da au génitif (sur \*dd d'après l'ougaritique, l'arabe et le sud-arabique: porté par une femme, il incline à traduire plutôt «amitié» qu'«ami»), /amūd/ écrit A-mud-ú et A-mu-di au génitif («soutien» sur \*md «soutenir», comme en arabe),

67 Il faut choisir la racine \*nqr «perforer», «extirper», et non la racine \*nkr «(être) intelligent», d'après l'hébreu et l'arabe, à cause d'une graphie avec un signe en Q, non ambiguë.

68 Une lecture *kudurru*, comme substantif accadien d'origine élamite, apparaît à peu près exclue.

69 La racine \*ksh, attestée en hébreu, en araméen et en syriaque, y signifie «trancher».

70 Cette racine, commune au sémitique sous le sens de «lier» a pris, en arabe, en plus, une signification plus spécifique de «lier» (le fœtus dans le ventre de sa mère) et, à la forme IV, «rendre enceinte».

71 /kayyān/ écrit Ka-ia-na au génitif est peut-être à classer comme un nom propre accadien même si \*kwn est abondamment attesté en émariote.

/danū(w)/ écrit Da-nu-wu au nominatif, Da-nu-i au génitif («parenté» sur \*dnw d'après l'arabe), /galūl/ écrit Ga-lu-lu au nominatif («grandeur» sur \*gll arabe), /ḥašūn/ écrit Ha-šu-na au génitif («beauté» sur \*ḥšn d'après l'hébreu et l'arabe), /paḥūr/ écrit Pa-hu-ra au génitif («rassemblement» sur \*pḥr)<sup>72</sup>.

Très rare aussi, qattul ne forme que des adjectifs: on a /kappup/ écrit au nominatif Kap-pu-pu (sur \*kpp «se vouïter», en accadien et hébreu<sup>73</sup>), /qammud/ écrit au nominatif Qám-mu-du, Qám-mu-di, Qám-mu-da au génitif (sur \*qmd «[être] fort» en arabe et sud-arabique). Sur qittel, on a /ilip/ écrit I-li-ip... (sur \*lp «lier», donc: «alliance» d'après l'ougartitique et l'arabe) et sur qittal, le nom du «mouton»: /immar/ (écrit: Im-ma-ri au génitif, connu de l'accadien, de l'ougartitique, de l'araméen et de l'arabe).

### Le caritatif

Quelques noms propres apparaissent sous la forme *graphique* QUTIL/QUTEL, avec, semble-t-il, une seconde voyelle longue. L'exemple du nom divin qui se rencontre sous les formes Hu-li-li en concurrence avec Hu-le-e-li, de \*hll «(être) brillant», me semble montrer que le thème était originellement au moins celui du caritatif: \*qutail. A-t-il évolué avec réduction de la diphtongue? C'est possible, ce n'est pas sûr. Voici les exemples clairs: \*/unaiš/ écrit Ú-ni-šu au nominatif, Ú-ni-ši au génitif (sur \*nš, «[être] faible» d'après l'accadien ou l'hébreu ou «[être] familier» d'après l'arabe et le sud-arabique), \*/ḥuraiš/ écrit Hu-ri-ši au génitif («[être] sourd-muet», sur \*ḥrš d'après l'hébreu et l'arabe), \*/ḥusair/ écrit Hu-si-ru, Hu-si-rù au nominatif, Hu-si-ri, Hu-si-rù au génitif («souffrir d'un manque» sur \*ḥsr d'après l'hébreu, le syriaque, l'arabe et l'éthiopien), \*/puḍaiḍ/ écrit Pu-ši-e-šú<sup>74</sup> et Pu-ši-šú au nominatif («souffreteux» sur \*pḍḍ), \*/šulaim/ écrit Šú-li-mu au génitif («[être] brave» sur \*šlm en arabe et sud-arabique<sup>75</sup>), \*/zunaim/ ou /šunaim/ écrit ZU-ni-mu au nominatif<sup>76</sup> (mais avons-nous affaire à \*znm «adjoindre»<sup>77</sup> ou à \*šnm «[être] fort» en arabe?), /((w)ugain/ écrit Ú-gi-nu au nominatif et à l'accusatif, Ú-gi-ni, Ú-gi-nu au génitif de \*wgn «(être) solide» en arabe<sup>78</sup>.

<sup>72</sup> /padūd/, écrit Pa-du-du au nominatif, semble être porté par le même personnage que l'anthroponyme /puddud/ de \*pdd «être enlevé» en ougaritique ou «brailler» en arabe: ce pourrait être un sobriquet.

<sup>73</sup> La racine est un peu différente en arabe: kp'.

<sup>74</sup> On notera la graphie de la deuxième syllabe.

<sup>75</sup> Une racine homophone, du sémitique commun, signifie «tailler (une image)»; je préfère mon hypothèse pour le sens, mais ce genre de raisonnement est presque un cercle.

<sup>76</sup> Mais je suis dans l'incertitude sur le premier signe cunéiforme qui pourrait être aussi SU.

<sup>77</sup> D'où *zanīmun* «bâtard».

<sup>78</sup> Le thème qutil existe mais la seule attestation non ambiguë est /kubbitān/ écrit au nominatif Ku-ub-bi-ta-an-nu, au génitif Ku-ub-bi-ta-an-ni, manifestement une formation sur \*kbt. Cette racine n'est, à ma connaissance, attestée qu'en accadien, parallèlement à \*kbd du reste du sémitique. A-t-elle été empruntée par le dialecte local ?

## Les thèmes en aliph prosthétique

L'«élatif» est typiquement sud-sémitique, quoique aussi un peu attesté en hébreu. L'arabe a transformé, sous certaines conditions, l'aliph initial en 'ayin<sup>79</sup>. L'émarite ne montre nulle part la trace d'une telle évolution. On peut citer /abzaq/ (écrit Ab-za-qi au génitif) de \*bzq «ensemencer» d'après l'hébreu et le syriaque. Il faut peut-être comprendre cet anthroponyme comme une épithète divine: «(le dieu qui est) très fécond», /abqi(y)/ (écrit Ab-qi-...): «le très durable» ou «le très compatissant» sur \*bqy d'après l'arabe; /apsal/ (écrit Ap-sa-lu): «le très médiocre», sur \*psl d'après l'arabe, /aʒrap/ écrit Ad-ra-pu (dont la lecture est assurée par le hittite-hiéroglyphique), d'après l'arabe \*ʒrp «(être) intelligent»<sup>80</sup>.

/urgan/, écrit Ur-ga-ni au génitif, peut être formé sur \*rgn «murmurer» d'après l'hébreu ou «séjourner» d'après l'arabe, son sens est donc douteux; /uʒkar/ écrit Uʒ-ka-ri au génitif sur \*ʒkr «payer les services» (en sémitique commun, sauf en accadien) signifie-t-il: «celui qu'on ne peut trop récompenser»?

/urgub/ écrit Ur-gu-bu au génitif (sur \*rgb en arabe et sud-arabique «agiter») convient bien à un nouveau-né.

## Thème à préformantes ma-, mi- et mu-

Les noms formés avec la préformante ma- sont beaucoup plus rares en onomastique que dans le lexique. On peut citer cependant /maʒhat/ écrit Maʒ-ha-ta au génitif (sur \*ʒht) dont l'arabe maʒhutun «uni», «lisse» donne peut-être le sens. Mais c'est surtout une formation de substantifs comme /matkal/ écrit Ma-at-ka-li-... de \*wkl/\*tkl «faire confiance» (une formation mixte accadien et indigène, semble-t-il) ou /mās'/ qui provient peut-être de \*/manś/, de \*nś' «lever» du sémitique commun, avec au féminin: /mās'it/ (ou plutôt /mās'et/ ?) de \*/manś'at/ avec action de l'accent.

Avec mi-, on a peut-être /mītāt/ écrit Me-ta-ti au génitif de \*ntn «donner» à partir d'une formation \*/mintant/. Quant à /mūtattī/ écrit Mu-ta-at-te-e au génitif, une analyse à partir de \*ntn «donner» de \*mu-ntan-t-ī n'est pas impossible.

## Éléments du système pronominal

L'onomastique nous fournit seulement le suffixe de la première personne singulier: ī, comme dans tout le sémitique et, pour la troisième personne féminin: -ša dans /nadbi-ša/ écrit Na-ad-bi-ša, sur \*ndb «inciter» d'après l'hébreu, l'ouest-sémitique et l'arabe. Le lexique fournit le parallèle masculin: -šu<sup>81</sup>. L'émarite se classe, ainsi, dans le même sous-groupe que le minéen, le qatabéen et l'hadramautéen et s'oppose à l'ougaritique, à l'hébreu, à l'arabe classique etc. où l'on trouve -hu.

<sup>79</sup> C. Brockelmann, *Grundriß der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen*, Berlin 1908, I, p. 372.

<sup>80</sup> L'élatif est attesté en arabe.

<sup>81</sup> D. Arnaud, *Emar VI* 4, n° 602, l. 105', p. 185. Comme dans le nom propre, on notera la présence d'une voyelle d'anaptyxe, sans doute phonétique (et non seulement graphique).

Le pronom déterminatif /dū/, écrit partout Zu-..., (évidemment le même que celui de l'arabe et du sud-arabique) signifie «celui de»<sup>82</sup>. Si l'on en doutait, son sens, approché, serait assuré par une légende de sceau qui traduit, si l'on peut dire, mieux: qui interprète Zu-Aš-tar-ti (soit /dū-'Attart/) par Peš-Inanna-a («enfant d'Inanna») en sumérien.

### Éléments de morphologie verbale

L'onomastique, en tout cas celle du moyen-Euphrate, fournit assurément de nombreuses formes verbales, mais, à peu près toujours, des troisièmes personnes masculin singulier. Aussi ne peut-on présenter qu'un tableau à la fois bien documenté et très lacuneux. En particulier, les données ne permettent pas de savoir si le vocalisme des verbes à la forme simple (a-a-[a], a-i-[a] ou a-u-[a]) avec leur sens (action, condition passagère, condition durable) était présent aussi en émarote.

#### Forme simple au perfectif

Semblent pouvoir s'analyser comme des formes au perfectif, troisième personne masculin singulier: /bada'/ écrit Ba-da au génitif (sur \*bd' «commencer», en hébreu, araméen, syriaque et arabe ou, plus satisfaisant pour le sens, «créer» en arabe), /ḥalaq/ écrit Ha-la-gi, au génitif (sur \*ḥlq sémitique commun, sauf accadien «créer», en parlant de la divinité), /kapar/ écrit au génitif Ka-pa-ra (sur \*kpr «pardonner» en hébreu et arabe), /kān/ écrit au nominatif: Ka-a-nu (sur \*kwn «être»), /lāš/ écrit La-ša au génitif (qui vient peut-être de \*/lawāš/: «pétrir»<sup>83</sup>), /naša'/ écrit ...-na-ša (sur \*nš' «lever»), /qām/ écrit ...-qa-mu (sur \*qwm «se dresser»<sup>84</sup>), /raḥaq/ écrit ...-ra-ha-aq («s'éloigner» d'après le sémitique commun, sauf l'arabe et le sud-arabique).

#### Forme simple à l'imperfectif

Ne sont attestées que des troisièmes personnes masculin singulier. La préformante est ya- (écrit avec I, E et IA et des signes en I, E)<sup>85</sup>; il n'y a pas de voyelle de désinence. Celles qu'écrivent les textes sont des marques d'une accadisation artificielle.

Verbe à trois consonnes fortes.

Sur /yaqtil/, on peut citer /yagmil/ écrit Ig-mil-..., ...-ig-mil<sup>86</sup> (sur \*gml «rassembler»), /yamlik/ écrit Im-lik-... ou, au génitif, Im-li-ki («[être] roi» sur \*mlk du sémitique

82 Il se trouve précisément, dans le lexique, à la référence de la note précédente.

83 Mais on ne saurait exclure l'arabe \*lwl «(être) fort».

84 Qa-li-e est peut-être à analyser comme la troisième personne masculin singulier du perfectif de \*qwl («parler») plus le suffixe -ia.

85 Pour la troisième personne féminin singulier, voir plus bas sous les verbes à première 'ayin.

86 On trouve aussi en concurrence /yagmul/ écrit Ig-mu-lu au nominatif, Ig-mu-li au génitif; dans ces conditions, MIL n'est-il pas à transcrire MUL<sub>x</sub>? La première forme est peut-être un emprunt direct

commun, à l'exclusion de l'accadien), /yapqid/ écrit Ip-qí-du et Ip-qi-de<sub>4</sub> au nominatif, Ip-qí-di, Ip-qí-dì, Ip-qí-du au génitif (sur \*pqd «veiller sur») <sup>87</sup>.

Sur /yaqtul/, on peut citer /yaḥnun/ écrit Ia-ah-nu-nu au nominatif, Ia-ah-nu-... («[être] bienveillant» sur \*ḥnn), /yaḥḏu(n)/ écrit Ia-'-ṣu-... (sur \*ḥḏn «prendre dans ses bras» d'après l'hébreu et l'arabe), /yaḥṣuq/ écrit Ia-'-ṣu-qa au génitif, Ia-ah-ṣu-uq-... («aimer» sur l'hébreu \*ḥṣq), /yaphur/ écrit Ip-hur-... et, au nominatif: Ip-hu-rù; au génitif: Ip-hu-ri («rassembler» sur \*pḥr, accadien mais passé en ougaritique donc peut-être aussi en émariote <sup>88</sup>).

Verbe avec première n.

Le n s'assimile. Par exemple dans /yabbi/ écrit Ib-bi-... (sur \*nb' «invoyer»), /yakki/ écrit Ia-ki-a au génitif, Ik-ki-..., ...-ik-ki (sur \*nk' «payer son dû» en arabe), /yaqqir/ écrit Ia-aq-qí-ri, I-iq-qí-ri, Iq-qi-ra, au génitif, Iq-qir-..., (sur \*nqr «perforer» en hébreu et arabe), /yazzur/ écrit Iṣ-ṣur-... (de \*/yanzur/ sur \*nṣr «[re]garder») <sup>89</sup>.

Une exception serait le génitif Ia-an-ša. Si l'étymon est bien \*nš' «porter», la forme m'est inexplicable.

Verbe à première aliph ou 'ayin.

L'aliph et le 'ayin se maintenaient sans aucun doute même si les graphies ne les enregistrent pas toujours. On a: /ya'dib/ écrit Ia-'-di-ib (sur \*db, «ordonner», d'après l'arabe et le sud-arabique), /ya'qad/ écrit Ia-ga-ad-... (sur \*qd «lier» d'après l'hébreu, l'arabe et le sud-arabique), ya'rib/ (écrit Ia-'-ri-bi au génitif de \*rb «donner un gage» du sémitique commun <sup>90</sup>), /ya'sir/ écrit I-si-ri, I-sí-ri au génitif (sur \*sr «lier» du sémitique commun et avec le sens de «créer» en arabe, en parlant de la divinité), /ya'tur/ écrit Ia-ah-ṣu-ru, Ia-ah-ṣu-rù, Ia-'-ṣu-ri, Ia-'-ṣu-rù au nominatif, Ia-'-ṣu-ri, Ia-'-ṣu-rù au génitif, Ia-ṣur-... (sur \*ṭr «[être] fort» d'après l'arabe) <sup>91</sup>.

/la'-ti'sa/ écrit La-ti-iw-ša de \*/la'-ti'say/ (sur \*śy «faire» d'après l'ougaritique, l'hébreu, l'ouest-sémitique et le sud-sémitique) pourrait se ranger dans cette catégorie, si l'analyse est acceptable. Ce nom garantirait que la 3e personne fém. sg. est t(a)- <sup>92</sup>.

---

à l'accadien; le vocalisme de la seconde est celui de l'hébreu et de l'arabe. C'est sous la même racine que je classerais volontiers Ia-ag-mu-... ou Ig-mu-... avec amuissement du I.

87 La forme apparaît sous diverses graphies que j'ai harmonisées, mais il ne serait pas impossible que l'on n'ait pas affaire à la même racine. On remarquera que le vocalisme de l'imperfectif est celui de l'accadien et de l'arabe, en face de celui de l'hébreu.

88 On retrouve cette racine en phénicien dans le mot mḥrt.

89 On a déjà vu les exemples avec d'autres racines à propos de la faiblesse articulaire de la nasale.

90 Même si l'arabe \*ṭp «connaître» n'est pas totalement exclu.

91 Dans Ia-ṣu-ru-da-i, le premier élément représente la forme verbale, accadisée, employée comme nom divin: «(Celui qui) est fort est protecteur».

92 Telle est, en gros, la tendance dans les textes continus, écrits en accadien local. Il faut, assurément, se garder de faire trop fond sur de telles «statistiques» qui doivent être maniées avec prudence. Un examen des troisièmes personnes féminin singulier (forme simple) laisse apparaître, cependant, un certain nombre de faits: le féminin est absent dans les verbes qui appartiennent exclusivement au lexique accadien (par exemple: *palāhu*) ou qui sont employés dans les expressions contractuelles très fréquentes (comme *apālu*, *šīāmu*, *wabālu*); elles sont en revanche d'autant plus présentes que l'étymon appartient aussi à l'ouest-sémitique, donc à l'émariote.

Verbe à première aliph ou 'ayin et à troisième yod ou w.

On a /ya'li/ écrit Ia-a-li (sur \*'ly «[être] haut») et /ya'si/ écrit Ia-'-si-... et Ia-si-... (sur \*'sw/y «soigner» en ougaritique, araméen, syriaque et arabe<sup>93</sup>).

Verbe à première w ou à première yod.

Le w et le yod s'assimilent, sans que la graphie enregistre l'allongement, si allongement il y avait. On peut citer: /yatar/ écrit I-tar-... (de \*/yawtar/ sur \*wtr «[être] en excédent»), /yašar/ écrit I-šar-..., I-ša-ru-...<sup>94</sup>, Ia-ša-ar-...<sup>95</sup> (de \*/yayšar/ sur yšr «[être] droit» en sémitique commun, mais, peut-être d'une manière plus satisfaisante, «[être] aimable» en arabe).

Verbe à première w et troisième aliph ou 'ayin.

/yaša'/ écrit I-ša-... est formé sur \*wš' («sauver» d'après l'émarite, avec l'hébreu et le moabite, contre l'arabe et le sud-arabique «[être] capable»).

Verbe à première w et troisième y.

On a la forme très fréquente /yađi/ écrit Ia-šf-... et, beaucoup plus rarement, Ia-ši-... (de \*/yawđi[y]/ sur \*wđy «sortir» du sémitique commun, à l'exception de l'arabe).

Verbe à deuxième aliph ou 'ayin.

L'aliph et le 'ayin se maintiennent dans /yar'am/ écrit Ir-a-am-..., Ir-am-... (sur \*r'm «aimer» en accadien et arabe), /yar'ip/ écrit Ia-ri-ip-..., Ir-ip-..., Ir-i-ip-... (sur \*r'p «avoir pitié» d'après l'arabe<sup>96</sup>).

Verbe à deuxième aliph et troisième yod.

Seul /ya'l'a/ écrit ...-ia-il-'a et ...-i-il-a de \*/yal'ay/ entre dans cette catégorie. Le sens de \*'ly «(être) fort» semble n'appartenir qu'au lexique accadien; la racine a, dans le reste du sémitique, celui d'«(être) faible».

Verbe à deuxième w ou yod.

Les deux semi-consonnes deviennent ū ou ī: /yarīm/ écrit Ia-ri-im-... (sur \*rym «offrir» connu de l'accadien, de l'onomastique ouest-sémitique et sud-arabique, mais non de l'arabe), /yašīt/ écrit Ia-ši-it-... (sur \*šyt «installer», d'après l'ougaritique,

---

l'accadien étant soit inclu soit exclu (comme *alāku, elū, leqū, mātu, nabū, nadānu, šakānu, walādu, wašābu, wašū*).

93 Mais le vocalisme de l'arabe est en u. Ce serait plutôt donc Ia-su-.../Ia-sū-... qui représenterait cette racine, si l'on accepte les transcriptions qui dans cette série SU/ZU ne sont jamais matériellement assurées. Dans cette hypothèse, sous quel étymon faudrait-il ranger Ia-'-si-... et Ia-si-... ? Ia-su-... est peut-être attesté dans l'onomastique ouest-sémitique du début du deuxième millénaire, cf. APNM, p. 169.

94 La forme est, sans doute, accadisée.

95 La forme verbale est quelquefois précédée du déterminatif divin mais grammaticalement elle reste bien une troisième personne masculin singulier.

96 Mais avec un vocalisme différent. Les graphies supposent une racine creuse avec aliph; la labiale pourrait être aussi bien une sonore. Voir les remarques de APNM, p. 250.

l'hébreu et le phénicien), /yaqūm/ écrit trois fois Ia-gu-um-... contre une fois Ia-qū-um-... (sur \*qwm «se dresser» du sémitique commun, sauf l'accadien), /yatūr/ écrit Iatu-ur-..., Ia-tūr-..., I-tūr-... (sur \*twr «retourner», en accadien, «rechercher», en hébreu, «circuler», en arabe à la forme IV).

Verbe à troisième consonne aliph et 'ayin.

On a le vocalisme a ou i, pour l'aliph comme pour le 'ayin avec /yabni'/ écrit Ib-ni ou Ia-ab-ni (sur \*bn' «bâtir»), /yanša'/ écrit Ia-an-ša, (sur \*ns' «lever» si l'analyse est acceptable), /yaqra'/ écrit Ia-aq-ra au génitif (sur \*qr' «appeler»), /yašbi'/ écrit IŠbi-... (sur \*šb' «[être] satisfait»), /yašma'/ écrit Ia-aš-ma-ah-... et Ia-aš-ma-a' (sur \*šm' «écouter»), /yazra'/ écrit Iz-ra-hu et Iz-ra-i, au génitif, Iz-ra-ah-..., Iz-ra-a'-... (sur \*zr' «semer»).

Verbe à troisième consonne yod.

Le yod disparaît, au moins dans l'écriture; nous venons d'en voir des exemples. On peut ajouter /yapda/ écrit Ia-ap-da de \*pdy (à partir de \*/yapday/ «racheter») et /yaqri/ écrit Ia-aq-ri au génitif (sur \*qry «inviter» d'après l'accadien et l'hébreu<sup>97</sup>).

Verbe à première yod et à troisième 'ayin.

La racine \*yd' («savoir» en sémitique commun, sauf arabe) en fournit un exemple qui serait excellent si la reconnaissance de cette racine ne faisait pas difficulté. Je ne retiens que les graphies Ia-da-... comme notant /yada'/ à partir de \*/yayda'/. Il faut chercher d'autres étymons pour les noms avec deux signes cunéiformes en D.

#### Forme simple: les participes

La graphie Na-a-bi au génitif, face à Na-bi, toujours au génitif, assure, semble-t-il, la longue initiale des participes (pour /nābi'/ sur \*nb' «parler»<sup>98</sup>) mais le tri entre ce thème et le thème qatil, comme déjà dit, est difficile.

J'analyserais volontiers comme des participes:

/hāmi/ écrit ...-ha-mi (sur \*hmy «protéger» en arabe et sud-arabique; c'est sans doute une interprétation possible, mais dans certains cas seulement, de cette graphie), /lā'i/ écrit ...-la-i (sur \*l'y dont le sens de «[être] fort» semble n'appartenir qu'au lexique accadien), /māhiq/ écrit Ma-hi-ši au génitif (sur \*mḥd «frapper»<sup>99</sup>), /mānin/ écrit Ma-ni-ni au génitif (sur \*mnn «faire une faveur» en arabe), /nāqir/ écrit Na-qí-rū au nominatif et au génitif (sur \*nqr «perforer» du sémitique commun, sauf l'ougaritique), /qāri'/ ou /qāri/ écrit Qa-ri au génitif (sur \*qr' «appeler» en hébreu,

<sup>97</sup> On peut se demander si Ia-aq-ra et Ia-aq-ri ne sont pas en fait deux formes identiques, que masque l'accadisation. KI-RI, si fréquent dans l'onomastique émarite, pourrait être rattaché à cet étymon ou à \*qr', avec un ī de la première personne singulier.

<sup>98</sup> Cette graphie montre que nābi' «prophète» est un participe actif et signifie: «celui qui invoque (la divinité)» et non: «celui qui a été invoqué (par la divinité)».

<sup>99</sup> Sens qui peut se rapporter au fœtus qui s'agite dans le ventre de sa mère, comme le note la lexicographie arabe.

phénicien, araméen et syriaque mais «former le fœtus» en arabe ou bien de \*qry «inviter» d'après l'accadien et l'hébreu), /rāpi'/ écrit Ra-pí-ú peut-être au nominatif, ...-ra-pí-i et ...-ra-pí-ih (sur \*rp' «élever» en arabe et sud-arabique), /šāmi'/ écrit Ša-mi-ia au génitif (sur \*šm' «écouter»)<sup>100</sup>, /tāli'/ écrit ...-ta-li, ...-ta-li-i, ...-ta-li-i' et ta-li-ih (sur \*tl' «dresser la tête» d'après l'arabe), /tāri'/ écrit ...-ta-ri, ...-tari-', ...-ta-ri-ih (sur \*tr' «nourrir» d'après l'accadien *tārû* et l'arabe \*tr' «remplir» à la forme IV), /tābi'/ écrit ...-ta-bi-i[h] (sur \*tb' «imprimer sa marque»), /wāpi'/ écrit ...-wa-pí-', ...-wa-pí-ih (sur \*wp' «se lever»), /wā'i'/ écrit Wa-a-we, Wa-a-e au nominatif, Wa-a-e à l'accusatif (nom propre féminin), ...-wa-i (sur \*w'y «faire attention à» en arabe et, à la forme III, «être le tuteur»), /zābiḥ/ écrit Za-bi-hi au génitif, (sur \*ḏbh' «sacrifier» du sémitique commun, sauf l'arabe, mais il ne respecte pas la règle: que le son *ḏa* soit noté par le signe cunéiforme DA. Je n'ai aucune explication à fournir), /zāpir/ écrit Za-pi-ru au nominatif (sur \*zpr «[être] brave» ou «porter» en arabe<sup>101</sup> et en sud-arabique).

#### Forme verbale à deuxième consonne redoublée

Cette forme est attestée, par exemple, par /yagamma'/ écrit I-ga-am-ma (sur \*gm' «assembler» d'après l'arabe), /yaḥanni(n)/ écrit Ia-ha-an-ni-... (sur \*ḥnn «[être] bienveillant»), /yarappi'/ écrit Ia-ra-pí-ih (sur \*rp' «élever» en arabe).

Il est impossible, toutefois, faute d'indications que fournirait un contexte, de décider, dans le second cas (où les deux formes, simple et intensive, sont attestées) de l'opposition de sens.

Le seul participe connu est /muḡarri(y/w)/ écrit Mu-har-ri-i et Mu-har-ri-ú au génitif sur \*ḡrw/y «désirer vivement» en arabe<sup>102</sup>.

#### Formes verbales avec ta infixé

Seuls deux verbes semblent comporter un ta infixé; aussi, à part la preuve de l'existence de cette forme, rien ne peut en être dit. On a /yaštābi'/ écrit Iš-ta-bu au nominatif, Eš-ta-bi, Iš-ta-bi et Iš-ta-bu au génitif (sur \*šb', «[être] satisfait», car même si la forme se retrouve en accadien, on doit la considérer comme indigène<sup>103</sup>) et /ya'tanuwa(i/i/u)/, écrit I-ta-nu-wa/i/u (sur \*nw «[être] affligé», en hébreu, moabitique, arabe).

#### Le mašdar

L'accadien, l'hébreu et le sabéen ont des thèmes fixes, immédiatement reconnaissables, pour l'infinitif. Ce n'est pas le cas en émariote, où l'on trouve des thèmes divers, comme, en arabe, pour le mašdar. La reconnaissance de cette forme, donnée essentielle pour le classement linguistique du vernaculaire du moyen-

<sup>100</sup> Avec peut-être un pataḥ furtif noté.

<sup>101</sup> Qui a zapīrun «porteur».

<sup>102</sup> Mais HAR dans le syllabaire accadien peut se lire /hur/ et /hir/.

<sup>103</sup> On trouve aussi en ouest-sémitique: yštb'.

Euphrate, est aisée dans les textes lexicographiques, où elle traduit un infinitif accadien. On constate qu'elle utilise une très grande variété de thèmes. Elle est, en revanche, très difficile à isoler dans l'onomastique où l'on n'a aucun critère pour la distinguer d'un substantif. On pourrait, au moins provisoirement, classer dans cette catégorie: /nadb/ écrit Na-ad-bi-ša (c'est le mašdar de l'arabe \*ndb, mais la racine est aussi connue de l'hébreu et de l'ouest-sémitique), /qadr/ écrit Qad-ri au génitif (sur \*qdr «bien faire une chose», mašdar arabe) et /taršip/ écrit Tar-ši-pí, Tar-ši-pu, Tar-ší-pí au génitif (sur \*ršp «fonder»: la comparaison avec l'arabe incite à y voir un mašdar mais une troisième personne féminin singulier de l'imperfectif reste dans l'ordre des choses possibles).

### Particules assertives

Pour les substantifs, on a la' et nā' (écrit la et na); ces deux particules paraissent interchangeable à en juger d'après l'anthroponyme /abqi-la-'ilā'/ (écrit Ab-qí-la-i-la) qu'il est difficile de ne pas mettre en parallèle avec /abqi-nā-'ilā'/ (écrit Ab-qí-na-i-la).

la' se trouverait, semble-t-il, employé encore, avec des formes verbales: ou perfective comme /la'-naša'/ écrit La-na-ša (sur \*nš' «lever»), ou imperfective comme /la'-ti'ša'/ écrit La-ti-i'-ša (de \*/la'-ti'šay/, sur \*šy «faire» d'après l'ougaritique, l'hébreu, l'ouest-sémitique et le sud-sémitique), si ces deux anthroponymes, d'analyse difficile, sont à comprendre ainsi.

### Syntaxe

Les noms propres qui ne sont pas des substantifs (substantifs proprement dits ou formes verbales substantivées) et des adjectifs sont, en émaricte comme partout en sémitique, de courtes phrases. Les structures qui ne mettent pas en œuvre de verbe conjugué ne permettent pas de savoir sûrement quel y est le sujet et quel y est le prédicat: /abī-Dagan/ peut se comprendre comme: «Dagan est mon père» aussi bien que «Mon père, c'est Dagan». L'ambiguïté est levée par des anthroponymes comme /yamūt-'a(madī)/ ou /yamūt-'ilī/, face à /ilī-yamūt/ ou /ilī-yapda/, ou /ilī-yagmil/ face à /yagmil-Dagan/: il est impossible de saisir aujourd'hui la nuance entre ces deux types de dispositions; on peut douter même qu'il y en ait une. Il semble que l'onomastique préfère les verbes en tête, sans que ce soit une règle. On conclura de ces données que le dialecte du moyen-Euphrate avait sans doute la syntaxe de toutes les autres langues du même groupe, à l'exception de l'accadien courant (car le dialecte hymnico-épique n'obéit pas à ce modèle).

Un court exposé s'était, naguère, efforcé de prouver cinq thèses<sup>104</sup>: l'émaricte est une langue (ou un dialecte ou un vernaculaire, les mots importent peu) différente de l'accadien; elle n'est pas de l'accadien provincial ou périphérique, que ce soit pour la grammaire comme pour le lexique (quoique les deux langues partagent un stock de

<sup>104</sup> AEPHE, Section des Sciences religieuses, 94 (1985-86), pp. 264-71. C'est un résumé qui, par la nature même du recueil où il a été publié, exclut toutes les preuves documentaires nécessaires et dont le ton, à cause de cela, peut apparaître un peu péremptoire. Un exposé, le plus complet possible, sera le sujet d'un livre dont l'élaboration est bien avancée.

racines). L'émariote est une langue sémitique: d'ailleurs affirmer la première thèse est déjà, implicitement, affirmer la deuxième. L'émariote est une langue sémitique occidentale. Le système verbal et le lexique le montrent. Plus précisément, l'émariote est une langue sémitique du sud, appartenant au même sous-groupe que les différents arabes, le maintien du *w* initial ou l'existence d'un *mašdar* en sont deux preuves. Enfin, dans ce sous-groupe même, le vernaculaire a les plus grandes affinités avec certains dialectes sud-arabiques épigraphiques, à cause, en particulier, de ses suffixes masculin et féminin de la troisième personne singulier.

On ne saurait demander à l'onomastique de prouver ces propositions; au moins, les grands traits qui se dégagent, montrent qu'elle apporte, sur tous les points, d'heureuses confirmations.